

La réception de Victor Segalen en Chine

Entre littérature et idéologie

BAI YUNFEI

RÉSUMÉ : Malgré la profusion d'études consacrées, ces dernières années, à Victor Segalen (1878-1919) – médecin, archéologue, romancier et poète français surtout connu pour ses écrits d'inspiration chinoise et sa théorie du « Divers », rares sont les chercheurs occidentaux qui se sont intéressés à la réception de son œuvre en Chine. Se concentrant sur les dernières recherches menées par les spécialistes chinois de l'auteur de *Stèles*, cette lecture critique tâchera de montrer que Segalen doit son indéniable succès en Chine non seulement à la valeur intrinsèque de ses productions littéraires, mais aussi à des considérations idéologiques qui concourent à faire de lui le « meilleur » représentant d'une « sinophilie » savante.

MOTS-CLÉS : Victor Segalen, Chine, réception, sinophilie, idéologie.

De nos jours, Victor Segalen (1878-1919) – médecin, archéologue, romancier et poète français s'impose comme une figure incontournable de la sinologie moderne et du comparatisme littéraire⁽¹⁾. Il est considéré notamment comme initiateur d'une poétique interculturelle entre l'Orient et l'Occident. Or, en dépit de la profusion d'études qui lui sont consacrées ces dernières années, rares sont les chercheurs occidentaux qui se sont intéressés à la réception de son œuvre en Chine. Se concentrant sur les dernières recherches menées par les spécialistes chinois de l'auteur de *Stèles*, cette lecture critique tâchera de montrer que Segalen doit son indéniable succès en Chine non seulement à la valeur intrinsèque de ses productions littéraires, mais aussi à des considérations idéologiques qui concourent à faire de lui le « meilleur » représentant d'une « sinophilie » savante.

L'émergence de Victor Segalen en Chine en tant qu'auteur français majeur se situe dans un contexte de mondialisation accélérée où les échanges culturels entre la Chine et l'Occident ne cessent de se multiplier depuis une vingtaine d'années. On peut souligner par exemple qu'en 2007, une fondation baptisée « Victor Segalen » fut créée à Paris, ayant pour président d'honneur Valéry Giscard d'Estaing et pour mission le développement du « dialogue entre les cultures chinoise et française »⁽²⁾. Cette reconnaissance officielle est partagée du côté chinois, car non seulement la plupart de ses ouvrages ont été traduits en langue chinoise en l'espace de 25 ans, mais Segalen semble aussi devenir en Chine un emblème institutionnalisé de l'amitié sino-française. Plus concrètement, un colloque international intitulé « Écritures croisées France/Chine – En suivant les pas de Victor Segalen » s'est tenu à l'Université de Fudan en avril 2007 avec la collaboration des Services culturels de l'Ambassade de France en Chine et soutenu par la banque BNP Paribas⁽³⁾. Plus récemment, une exposition de *Stèles* a eu lieu à la Bibliothèque nationale de Chine en septembre 2012, suivie de conférences et de projections de films⁽⁴⁾. L'envergure et l'intensité de ces événements semblent indiquer que Segalen bénéficie désormais d'une reconnaissance officielle tant du côté français que du côté chinois.

La réception des œuvres de Segalen en Chine s'est déroulée *grosso modo* en deux phases. Contrairement à ce qu'il est devenu aujourd'hui, c'est-à-dire moitié écrivain sinologue moitié théoricien du « Divers », Segalen fut initialement présenté au public chinois sous le nom Se Jialan 色迦蘭 et en tant qu'archéologue positiviste au même titre que Paul Peillot. En fait, les traducteurs chinois n'ont pas tardé à s'intéresser à son *Premier exposé des résultats archéologiques obtenus dans la Chine occidentale par la Mission Gilbert de Voisins, Jean Lartigue et Victor Segalen*⁽⁵⁾. Cet ensemble de rapports archéologiques ciblant un lectorat spécialisé fut traduit par le célèbre historien Feng Chengjun et parut chez la maison d'édition Shangwu yinshuguan pour la première fois en décembre 1930, soit 16 ans après la fin de la mission, puis fut réédité en 1932 et plus récemment en 2004 et 2011. Cette traduction porte le nom chinois *Zhongguo xibu kaogujì* (Récit de la mission archéologique dans la Chine occidentale), mais sa diffusion à l'époque républicaine semble avoir été assez limitée à cause des instabilités socio-politiques en Chine. On peut même lire par exemple dans l'édition de 1932 une note que joint l'éditeur à la deuxième de couverture dénonçant un bombardement japonais qui a fait des dégâts dans son imprimerie à Shanghai⁽⁶⁾.

1. Le présent texte a bénéficié des suggestions judicieuses de Richard Serrano. Qu'il soit ici vivement remercié. J'aimerais aussi souligner la contribution de Luc Thominet, Ludvine Colas, Gilles et Marie-Claire Brunner qui ont bien voulu relire ce travail et faire les corrections nécessaires.
2. « Création de la Fondation Victor Segalen », site internet de la Fondation Victor Segalen, <http://segalen.org/fr/la-fondation/la-fonda> (consulté le 13 septembre 2015).
3. Sun Min publie aussi un compte rendu du colloque in *Zhongguo bijiao wenxue* (Littérature comparée en Chine), vol. II, 2008, p. 90-93.
4. *Bei – Weikeduo Xiegelan zhanlan zhaodaihui zai guojia tushuguan juxing* (La réception pour l'exposition « Stèles – Victor Segalen » s'est déroulée à la Bibliothèque nationale de Chine), Site internet de la Bibliothèque nationale de Chine, www.nlc.gov.cn/newgygt/gnwjl/jtx/mlb/jtx041/jldt_041/201210/t20121022_67197.htm (consulté le 30 octobre 2015).
5. Henry Bouillier, *Victor Segalen, Œuvres Complètes*, vol. II, Cycle Chinois, Paris, Éditions Robert Laffont, 1995, p. 909-1065.
6. *Zhongguo xibu kaogujì* (Premier exposé des résultats archéologiques obtenus dans la Chine occidentale par la Mission Gilbert de Voisins, Jean Lartigue et Victor Segalen), traduit par Feng Chengjun, Shanghai, Shangwu yinshuguan, 1932.



Victor Segalen,
Lenei Laisi (René Leys),
trad. par Mei Bin,
Pékin, Joint publishing company, 1991,
260 p.



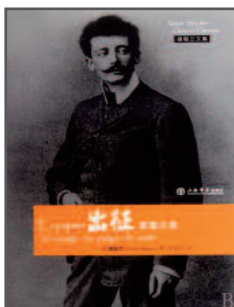
Victor Segalen,
Bei (Stèles),
trad. par Che Jinshan et
Qin Haiying,
Pékin, Joint publishing company, 1993.
Réédition, Shanghai, Shanghai renmin
chubanshe, 2009, 167 p.



Victor Segalen,
Xie Gelan Zhongguo shujian
(Lettres de Chine de Segalen),
trad. par Zou Yan,
Shanghai, Shanghai shudian chubanshe,
2006, 270 p.



Victor Segalen,
Hua & yiyu qingdiao lun
(Peintures & Essai sur
l'exotisme),
trad. par Huang Bei,
Shanghai, Shanghai shudian chubanshe,
2010, 365 p.



Victor Segalen,
Chu zheng - zhenguo zhilü
(Équipée - Voyage au pays du
réel), trad. par Li Jinjia,
Shanghai, Shanghai shudian chubanshe,
2010, 172 p.



Victor Segalen,
Shihua suibi (Essais sur la
poésie et la peinture),
trad. par Shao Nan and Sun Min,
Shanghai, Shanghai shudian chubanshe,
2010, 203 p.



Huang Bei (éd.),
*Xie Gelan yu Zhongguo bainian -
cong Zhonghua diguo dao ziwo
diguo* (Segalen et la Chine cent
ans après, de l'empire de Chine à
l'empire de soi-même),
Shanghai, Huadong shifan daxue
chubanshe, 2014, 405 p.

Après un long intervalle de plusieurs décennies, les intellectuels chinois semblent de nouveau s'intéresser à Segalen au début des années 1990. Cette période a vu émerger une suite de traductions et de commentaires qui lui sont consacrés. Force est de constater que cette fois-ci, Segalen est doté d'un nouveau patronyme chinois, Xie Gelan 谢葛兰, qui signifie littéralement « pavillon et orchidées de la famille Xie ». Par rapport à Se Jialan 色迦兰, dont la sonorité archaïque émane du sanskrit translittéré, Xie Gelan dénote une tonalité nettement plus chinoise. Cette différenciation du registre onomastique coïncide avec un déplacement d'intérêts vers les œuvres non-référentielles ou non-mimétiques de Segalen. Ainsi, il convient d'abord de dresser, suivant un ordre chronologique, une liste récapitulative de publications récentes consacrées à Segalen en République populaire de Chine :

- *Lenei Laisi* (René Leys), trad. par Mei Bin, Pékin, Joint publishing company, 1991, 260 p.
- *Bei* (Stèles), trad. par Che Jinshan et Qin Haiying, Pékin, Joint publishing company, 1993. Réédition, Shanghai, Shanghai renmin chubanshe, 2009, 167 p.
- *Xie Gelan Zhongguo shujian* (Lettres de Chine de Segalen), trad. par Zou Yan, Shanghai, Shanghai shudian chubanshe, 2006, 270 p.
- *Xie Gelan wenji* (Recueil des écrits de Segalen), Shanghai, Shanghai shudian chubanshe, 2010. Cette collection est composée de trois livres, *Hua & yiyu qingdiao lun* (Peintures & Essai sur l'exotisme), trad. par Huang Bei, 365 p. ; *Chu zheng - zhenguo zhilü* (Équipée - Voyage au pays du réel), trad. par Li Jinjia, 172 p. et *Shihua suibi* (Essais sur la poésie et la peinture), trad. par Shao Nan et Sun Min, 203 p.
- Huang Bei (éd.), *Xie Gelan yu Zhongguo bainian - cong Zhonghua diguo dao ziwo diguo* (Segalen et la Chine cent ans après, de l'empire de Chine à l'empire de soi-même), Shanghai, Huadong shifan daxue chubanshe, 2014, 405 p. Cet ouvrage collectif réunit des essais d'une dizaine de spécialistes de Segalen à l'instar de Marc Fontana, Philippe Postel, Rémi Mathieu, Marie Dollé, Shao Yiping, Huang Bei, Qin Haiying, Che Jinshan ainsi que quelques poèmes d'inspiration segalienne, notamment celui de François Cheng intitulé *L'Un vers l'autre, en voyage vers Segalen*. Il est d'autant plus significatif que le livre fut présenté au Salon du livre de Paris en mars 2014 dans le cadre d'une série d'activités centrées sur Shanghai, la ville invitée d'honneur du salon (7).

Perceptions chinoises de la poésie interculturelle de Segalen

Force est de noter que, chez beaucoup de traducteurs et commentateurs chinois, Segalen a acquis un statut tout à fait particulier : au fil du temps, il en est venu à incarner la figure vertueuse, et sans doute un peu idéalisée, du

7. « Shanghai sera la ville invitée d'honneur de la 34^e édition du Salon du livre de Paris du 21 au 24 mars 2014 », site internet du Salon du livre de Paris, www.salondulivreparis.com/Programme/Actualites/Shanghai-ville-invitee-d-honneur-2014.htm (consulté le 16 septembre 2015).

premier écrivain français à connaître le chinois et à s'être épris d'amitié pour la culture millénaire chinoise. Cette remarque récurrente entre aussi en résonance avec la thèse d'Édouard Glissant, selon lequel Segalen est « un poète révolutionnaire », qui a « posé la question de la diversité du monde » et « a combattu l'exotisme comme forme complaisante de la colonisation »⁽⁸⁾. De ce fait, il semble que la redécouverte de Segalen par des universitaires chinois dans les années 1990 s'inscrive dans le cadre d'une sinisation des études segaleniennes qui se sont développées dans l'Hexagone depuis les années soixante et que les critiques chinois s'appuient largement sur des thèses redevables à leurs homologues occidentaux. Cette possibilité de rétro-influence est confirmée par le fait que la nouvelle génération des segaleniens chinois ont pour la plupart reçu une formation en littérature française ou comparée. Plusieurs d'entre eux ont même consacré leurs thèses de doctorat à Segalen sous la direction d'universitaires français spécialistes de l'auteur. C'est le cas notamment de Qin Haiying, Huang Bei, Shao Nan et Sun Min qui eurent pour directeurs de thèse Georges Mailhos⁽⁹⁾, Michel Murat⁽¹⁰⁾, Christian Doumet⁽¹¹⁾ et Marie Dollé⁽¹²⁾. Ainsi, on est conduit à s'interroger sur l'autonomie et la singularité de cette image extrêmement positive que les critiques chinois confèrent à Segalen. Trouve-t-elle son origine dans une tradition herméneutique française qui a intronisé l'écrivain dans les années 1960 et qui ne cesse de gagner du terrain en Occident ? En d'autres termes, Segalen doit-il sa visibilité en Chine prioritairement à la promotion de ses partisans occidentaux par les disciples chinois de ceux-ci ? Pour répondre à ces questions, il convient de citer un exemple intrigant qui montre que la renommée dont jouit Segalen en Chine est le résultat d'une complexe élaboration transculturelle dont les critiques chinois ne sont pas les seuls instigateurs.

Dans une des conférences qu'il donne à l'Université de Pékin en 1989, le sinologue américain Jonathan Spence cite Segalen et plus particulièrement son roman *René Leys* comme un exemple par excellence de la « littérature imaginative occidentale sur la Chine » (*guanyu Zhongguo de xiangxiang wenxue*) qui a refait surface au cours de la Première Guerre mondiale⁽¹³⁾. Spence non seulement fournit à son auditoire chinois un résumé du roman, mais il signale aussi la portée métaphorique de la « ville souterraine » (*dixia chengshi*) que Segalen conçoit comme située sous la Cité interdite dans *René Leys* :

René Leys raconte à Segalen dès le début tout ce qui concerne la ville souterraine attachée à la cité interdite, le roman met en scène ici une imagination dont la structure me fait penser à Calvino et Borges, deux auteurs que nous analyserons dans notre dernière séance⁽¹⁴⁾.

Le célèbre poète chinois contemporain Xi Chuan, qui est aussi natif de Pékin, découvre *René Leys* à travers Spence⁽¹⁵⁾ et s'étonne de la « clairvoyance » de Segalen qui semble avoir anticipé le sort ironique que Pékin connaîtra dans les années 1960 :

La narration de Segalen n'est pas irréprochable, mais son imagination bouillonnante a inspiré Calvino et peut-être fut-il aussi un précurseur de Borges qui connaît bien le labyrinthe et le cauchemar. Il est d'autant plus étonnant de constater que le fantasme de Segalen fut transformé en réalité par Lin Biao⁽¹⁶⁾. Avant qu'il ne s'écrase à Öndörkhaan, Lin avait envoyé les gens dans des souterrains afin de préparer la guerre. À l'époque, j'étais encore un gamin, chaque fois que

j'entendais l'alarme retentir, je courais aussitôt vers les abris anti-aériens avec une haine sans limite des révisionnistes soviétiques et des impérialistes américains. Dans les abris souterrains, j'imaginais des missiles et des bombes atomiques soviétiques ou américains exploser dans mon immense patrie socialiste. J'ai grandi ainsi, immergé dans une haine imaginée. Concernant les locaux souterrains, certains d'eux se transforment en centres commerciaux. Lorsque j'en eus fini avec ma puberté tourmentée par la migraine, une autre partie de ces locaux furent transformés en maisons closes secrètes. [...] Tu as besoin de fantasmer sur Pékin et Pékin satisfera ton fantasme⁽¹⁷⁾.

Il est très intéressant de constater que grâce à Jonathan Spence et Xi Chuan, Segalen fut subitement promu au rang des grands écrivains comme Borges et Calvino. Certes, les deux derniers auteurs construisent des villes ou labyrinthes au parfum chinois respectivement dans *Le Jardin aux sentiers qui bifurquent* et *Les Villes invisibles*, mais la Chine n'est plus circonscrite à une toile de fond exotique comme dans *René Leys*, et s'étend vers une portée symbolique universelle. Quoi qu'il en soit, *René Leys* semble avoir inspiré, grâce à l'introduction d'un sinologue américain, un poète pékinois trois quarts de siècle après sa première parution en France. Cette trajectoire est d'autant plus inattendue sachant que *René Leys* ne cible initialement qu'un lectorat français de l'Entre-deux-guerres curieux d'exotisme extrême-oriental. Aussi, il est à noter que Xi Chuan traite de la « clairvoyance » segalienne avec une légèreté autodérisoire et que cette « acuité » perceptive n'est pas à prendre au sérieux. En fait, Xi Chuan spécifie plus tard dans son essai que Segalen, à l'instar de Marco Polo, semble avoir mal compris Pékin, mais « ils ont réussi là où ils ont échoué, c'est-à-dire qu'ils ont contribué à rendre Pékin plus mystérieux »⁽¹⁸⁾. À l'évidence pour Xi Chuan, Pékin, en tant que ville métonymique de la Chine, est par définition impénétrable pour un occidental. De ce fait, même si Segalen a remodelé à tort et à travers son image, cette trahison est somme toute excusable. Nous allons voir que les critiques littéraires chinois, à l'instar de Xi Chuan, font constamment preuve de tolérance envers les infidélités dans les récits d'inspiration chinoise de

8. Édouard Glissant, *Introduction à une poétique du Divers*, Paris, Gallimard, 1996, p. 76-77.
9. Qin Haiying, « Empire de Chine, empire de signes. L'œuvre poétique de Victor Segalen », thèse dirigée par Georges Mailhos, soutenue en 1987 à l'Université Toulouse 2, www.theses.fr/1987TOU20002 (consulté le 13 septembre 2015).
10. Huang Bei, « Peintures de Segalen et Cent Phrases pour éventails de Claudel : un dialogue au travers de la peinture extrême-orientale » thèse dirigée par Michel Murat, soutenue en 2005 à l'Université Paris IV, www.theses.fr/2005PA040083 (consulté le 13 septembre 2015).
11. Shao Nan, « Dialogues entre Segalen et la culture chinoise : le cas de la conception segalienne de la vie et de la mort », thèse dirigée par Christian Doumet, en préparation à l'Université Paris 8, www.theses.fr/s114159 (consulté le 13 septembre 2015).
12. Sun Min, « Le regard français sur la peinture chinoise au tournant des XIX^e et XX^e siècles » thèse dirigée par Marie Dollé et en cotutelle avec l'Université Fudan de Shanghai, soutenue le 16 décembre 2009. Page Marie Dollé, www.romanesques.fr/listeauteurs/marie-dolle (consulté le 13 septembre 2015).
13. Jonathan Spence, *Wenhua leitong yu wenhua liyong – Shi Jingqian Beida yanjianglu* (Équivalence et appropriation culturelle. Discours de Jonathan Spence à l'Université de Pékin), traduit de l'anglais par Liao Shiqi et Peng Xiaojiao, Pékin, Beijing daxue chubanshe, 1989, p. 79.
14. *Ibid.*, p. 83.
15. Xi Chuan, *Shenqian – Xi Chuan shiwenji* (Recueil des essais et des poèmes de Xi Chuan), Pékin, Zhongguo heping chubanshe, 2006, p. 195.
16. Lin Biao (1907-1971) est un militaire et homme politique chinois qui a joué un rôle majeur pendant la révolution culturelle. Selon le gouvernement chinois, Lin aurait comploté contre Mao. Une fois dénoncé, il prit la fuite pour l'URSS en embarquant dans un avion qui, à court de carburant, s'écrasa à Öndörkhaan en Mongolie le 13 septembre 1971 (note de l'auteur).
17. Xi Chuan, *Shenqian – Xi Chuan shiwenji* (Recueil des essais et des poèmes de Xi Chuan), *op. cit.*, p. 195-196.
18. *Ibid.*, p. 198.

Segalen, et que Segalen semble même acquérir une reconnaissance de par sa poétique qui dénature profondément les réalités orientales.

Le trajet d'influence qui se dessine de Jonathan Spence à Xi Chuan est sans doute un cas de figure exemplaire. La circulation des œuvres de Segalen peut aussi s'opérer directement entre les critiques français et chinois. C'est le cas d'Henry Bouillier qui sert de référence prioritaire pour la plupart des segaleniens en Chine. Professeur de littérature française à la Sorbonne, Bouillier fut le premier universitaire français à s'intéresser à Victor Segalen. Selon l'un de ses contemporains, Jean-Maurice Gautier, c'est « par les soins de Bouillier que Segalen entre au Panthéon littéraire »⁽¹⁹⁾. Dans sa thèse de doctorat soutenue en 1961, Bouillier propose une série d'exégèses sur la poétique segalénienne, qui ne cessent d'être remises en circulation par des critiques postérieurs. À l'évidence, le modèle interprétatif établi par Bouillier a laissé des traces visibles auprès de ses successeurs chinois. Ces derniers commencent souvent leurs exégèses en empruntant à Bouillier quelques hypothèses de départ, avant de procéder à leurs propres interprétations qui rectifient parfois des imprécisions difficilement décelables pour un œil français. Nous citons à ce titre Li Jinjia, traducteur d'*Équipée*, qui va jusqu'à mettre en garde ses lecteurs chinois contre l'admiration sans borne que voue Henry Bouillier à Segalen :

En ce qui concerne la qualité de la langue, *Équipée* n'est pas un ouvrage parfait. Cela est dû non seulement aux ruptures et omissions visibles dans les chapitres 11 et 19 qui rendent l'expression obscure, mais aussi aux redondances dans la construction syntaxique et le choix lexical. [...] Quand les critiques commentent *Équipée*, ils citent souvent l'opinion d'Henry Bouillier selon laquelle le livre est un « livre lumineux », composé de « prose ferme et tendue », cela relève en fait d'un éloge exagéré. [...] Segalen est un écrivain qui travaille son style. S'il n'était pas décédé si jeune, Segalen aurait sûrement peaufiné *Équipée* pour qu'il devienne un grand ouvrage⁽²⁰⁾.

L'infidélité au texte chinois, un « enrichissement » créatif

Fait intéressant, quels que soient leurs désaccords avec l'exégèse de Bouillier, les critiques chinois refusent de contester le génie de Segalen et la valeur littéraire de ses œuvres, par crainte sans doute de compromettre le bien-fondé de la « sinophilie » que Segalen est censé incarner. Dans la préface de la traduction chinoise de *Stèles*, la traductrice Qin Haiying évoque la célèbre métaphore que Segalen formule dans sa lettre à Henry Manceron, « le transfert de l'empire de Chine à l'empire de soi-même est constant ». Évidemment, Qin emprunte ici à Bouillier l'une de ses idées maîtresses sur *Stèles*. Tout comme Bouillier, Qin défend avec ardeur l'infidélité intentionnelle dans la représentation segalénienne de l'empire chinois. La seule différence entre elle et Bouillier est que Bouillier semble placer la mythologie personnelle de Segalen au-dessus des sources chinoises, tandis que Qin refuse d'entrer dans de telles considérations. Notons d'abord ce que Bouillier écrit dans sa préface à *Stèles* :

Spectacle et texte jouent simplement le rôle de catalyseur ou de tremplin vers le poème. [...] Il s'est inspiré des textes sans cesser de les trahir, en leur prêtant une richesse insoupçonnée de tous, la sienne propre. Ils n'ont été pour lui que les négatifs du poème, des clichés sans image que la grâce poétique développait le temps d'un éclair.

[...] il confère ainsi au texte chinois souvent pauvre et sec une portée infinie. [...] Segalen [souhaite] accomplir une œuvre originale à partir d'un matériel chinois. S'il a choisi de prendre le masque d'une autre culture, c'est qu'il trouvait ainsi le meilleur moyen de multiplier les allusions, les suggestions et les symboles indispensables à sa conception allégorique de la poésie⁽²¹⁾.

À l'évidence, Bouillier ne cache pas son dédain pour les sources chinoises qui sont souvent « sèches et pauvres ». Pour lui, le transfert de l'empire de Chine à l'empire de soi-même chez Segalen a pour corollaire l'enrichissement du texte chinois, qui se traduit par la multiplication des allusions poétiques et le développement des clichés sans image. Cette présupposition de la supériorité segalénienne n'est pas indemne d'un prisme francocentrique controversé du fait qu'Henry Bouillier ne connaît même pas le chinois. Qin Haiying, de son côté, se révèle plus nuancée :

Certes, ce type de transfert est présent dans de divers aspects de *Stèles* tels que la structure, la forme, le contenu et en particulier le rôle que jouent les épigraphes chinois ainsi que l'emploi des anecdotes chinoises⁽²²⁾. [...] Le spécialiste français des études segaléniennes Henry Bouillier pense que la Chine est pour Segalen une grande « métaphore » (*yin yu*) [...] Cette suggestion est très juste, elle reconnaît l'originalité du poète tout en crédibilisant le rapport qu'il entretient avec la Chine. La « métaphore » est fondée sur l'analogie et la comparaison entre le comparé et le comparant, cela est au fond un transfert de sens qui relève, pour Segalen, du transfert de « l'empire de Chine » à « l'empire de soi-même ». À notre avis, un tel type de transfert qui a pour condition préalable une connaissance profonde de la culture chinoise, sera peut-être mieux capable, par rapport à une description directe et objective, de nous faire réfléchir et nous révéler les questions essentielles des études comparatistes concernant l'esthétique, la poétique, la philosophie chinoises et occidentales⁽²³⁾.

Professeur de français à la prestigieuse Université de Pékin, Qin Haiying a initié en quelque sorte, avec sa première traduction de *Stèles* en 1993, ses articles et ses interventions fréquentes dans des conférences universitaires, le regain d'intérêt pour Segalen en Chine. Fait intéressant, elle accepte *grosso modo* la thèse de Bouillier selon laquelle l'élaboration poétique des sources chinoises chez Segalen relève d'un transfert symbolique de l'empire de Chine à celui de soi-même. Or, l'originalité de Qin Haiying, par rapport à Bouillier, est qu'elle considère la dose très variable de l'interculturalité et du bilinguisme dans la poétique segalénienne comme une forme privilégiée et éclairante du comparatisme sino-français. Cette redéfinition de la « trahison » dont Segalen est un instigateur invétéré lui voue une reconnaissance toute particulière sans pour autant disqualifier les sources chinoises. Ceci dit, Qin Haiying ne manque pas de faire remarquer que, même si Segalen emprunte au chinois classique certains de ses traits stylistiques et syntaxiques, *Stèles*

19. Jean-Maurice Gautier, « Bouillier, Henry, Victor Segalen », *Journal de la Société des océanistes*, vol. 17, 1961, p. 86-87.

20. *Chu zheng – zhenguo zhili* (Équipée – Voyage au pays du réel), traduit par Li Jinjia, Shanghai, Shanghai shudian chubanshe, 2010, p. 15-16.

21. Henry Bouillier, *Victor Segalen, Œuvres Complètes*, vol. II, op. cit., p. 29.

22. *Bei* (Stèles), traduit et annoté par Che Jinshan et Qin Haiying, Shanghai, Shanghai renmin chubanshe, 2009, p. 6.

23. *Ibid.*, p. 12.

en soi « est privé de toute saveur de la poésie chinoise » (*bing meiyou Zhongguo shiwei'er*). Elle ajoute que Segalen « s'appuie sur un mode créatif métaphysique occidental et qu'il incarne en réalité une continuation de la tradition symboliste ». De ce fait, conclue-t-elle, « la Chine n'est décidément pas sa destination finale » (*Zhongguo ziran bushi ta zuihou de guisu*)⁽²⁴⁾. De fait, Qin est loin d'être la seule à remettre en question le déguisement chinois dont Segalen s'affuble dans ses *Stèles*, ni la seule à se montrer, en même temps, apologue de sa réécriture des sources originales au nom d'une poétique nouvelle. Cette tendance est partagée par Qian Linsen et Liu Xiaorong qui n'hésitent pas à pointer du doigt le barbarisme de l'épigraphie chinoise *sichou daoxue* 撕網倒血, que Segalen forge et incorpore dans sa stèle *Pour lui complaire*. Selon eux, Segalen invente ici un néologisme incompréhensible *sichou* 撕網, « déchirer la soie » sur le modèle d'un autre mot *liebo* 裂帛 qui signifie littéralement « déchirer la soie », mais au sens figuré, « des livres anciens »⁽²⁵⁾. Malgré cette méprise grotesque, Qian et Liu semblent beaucoup apprécier chez Segalen « une certaine dimension sadomasochiste » (*yizhong nüe yu beinüe de chengfen*) quand le narrateur annonce « pour lui complaire, je tendrai mon âme usée : déchirée » et « je répandrai mon sang comme une boisson »⁽²⁶⁾. Pour les deux commentateurs chinois, cette création segalénienne sur fond d'une expression chinoise chimérique dépeint avec virtuosité « une occurrence fort singulière des relations amoureuses » (*zhe zhenshi qinghai qiguan*), et montre qu'un « poème merveilleux est ainsi né d'une connaissance sinologique peu profonde »⁽²⁷⁾. Sans se défaire d'un certain sarcasme, l'interprétation à tort et à travers des sources chinoises par Segalen devient pour les critiques chinois une sorte de mérite, ce qui risque tout de même de laisser perplexe un lecteur non-averti.

Une « sinophilie » reconstruite

Cette vision contradictoire et subtile chez les segaléniens chinois semble indiquer que pour eux, le mérite littéraire de Segalen réside plus dans sa « sinophilie » perçue que dans sa véritable connaissance de la langue et de la culture chinoises. Certes, Segalen est amoureux d'une Chine métaphorique, personnelle et livresque, qui fait fi des réalités immédiates. Cette « sinophilie » sublimée, qui se cristallise à titre posthume chez les admirateurs de l'auteur de *Stèles*, était sans doute une rareté chez les orientalistes français du début du XX^e siècle. Il va sans dire que l'intérêt idéologique que présente Segalen n'a pas échappé aux critiques chinois contemporains, qui s'exaltent collectivement devant une voix occidentale qui semble bien vouloir accorder quelque crédit à leur culture millénaire. Voici un exemple tiré de l'article de Qian Linsen et Liu Xiaorong au sujet de « l'amour » que Segalen éprouve pour la Chine :

Pour peu que nous nous référions à ses activités en Chine, nous comprendrions que Segalen a choisi la Chine par amour et par sincérité⁽²⁸⁾.

Il va sans dire que la « sinophilie » segalénienne est politiquement très correcte dans un contexte postcolonial. Centrée sur une Chine millénaire et esthétique qui lui est propre, Segalen semble tenir une certaine distance avec les considérations colonialistes de son époque. Et certains critiques chinois ne manquent pas de valoriser sa théorie du « Divers » fondée sur une vision égalitaire de l'autre. Shao Yiping, professeur de chinois à l'Université de Fudan, fait ainsi remarquer que Segalen se trouve dans le camp opposé à Pierre Loti. Pour démontrer cette différence, il cite quelques extraits tirés d'*Essai sur l'Exotisme*, où Segalen « accuse » Loti d'être un

« exote » colonialiste. En partant de là, Shao tire la conclusion suivante : « de nos jours, même si Pierre Loti reste tout de même plus connu auprès du grand public, Segalen le dépasse par son statut dans l'histoire littéraire »⁽²⁹⁾. Il en va de même pour Huang Bei, professeur de français à l'Université de Fudan qui signale d'ailleurs l'influence de Segalen sur Édouard Glissant dans la mesure où ce dernier a perfectionné la conceptualisation segalénienne du « Divers ». Plus précisément selon Huang, « au lieu d'esquisser une ligne de démarcation entre le toi et le moi » (*buzhishi xieshide niwo fenming*), Glissant « met davantage l'accent sur les échanges et le métissage dans le "Divers" » (*qiandiao duoyuan zhongde jiaoliu yu hunxue*), ce qui manifeste une vision plus progressiste encore⁽³⁰⁾.

Pour conclure, les critiques chinois semblent accorder une grande considération aux éléments chinois que Segalen incorpore dans ses ouvrages. Ainsi, ils n'hésitent pas à s'investir dans des enquêtes philologiques qui démontrent parfois et de façon légèrement ironique l'insuffisance linguistique de Segalen. Ceci dit, ils réagissent somme toute assez positivement vis-à-vis des infidélités dans la représentation segalénienne de l'empire chinois tout en admettant que chez Segalen, la perspicacité sinologique n'est pas forcément au rendez-vous. Évidemment, cette tolérance contribue à faire de Segalen un symbole par excellence d'une « sinophilie » savante qui s'est peu à peu institutionnalisée à travers des événements, des conférences et des traductions, dans lesquels la France et la Chine semblent trouver actuellement un terrain d'entente particulièrement fertile. Aussi, la consécration officielle et officieuse de Segalen en Chine entre en résonance avec le statut que Segalen acquiert chez les théoriciens du post-colonialisme, grâce notamment à sa théorie du « Divers ». De ce fait, il n'est point surprenant de voir les critiques chinois opposer Segalen à Pierre Loti, romancier de l'imaginaire colonial qui fait commodément figure de repoussoir, et le rapprocher d'Édouard Glissant, dont la « poétique du Divers » peut apparaître en filiation directe avec l'*Essai sur l'exotisme*.

■ Bai Yunfei est actuellement doctorant à Rutgers University aux États-Unis. Ses recherches portent principalement sur l'orientalisme français.

131 George Street, Ruth Adams Building, room 103, New Brunswick, NJ, 08901, États-Unis (yunfei.bai@rutgers.edu).

24. *Ibid.*, p. 11-12.

25. Qian Linsen et Liu Xiaorong, « Xie Gelan yu Zhongguo wenhua » (Segalen et la culture chinoise), in *Zhongguo bijiao wenxue* (Littérature comparée en Chine), vol. 4, 1996, p. 52-63.

26. Henry Bouillier, *Victor Segalen, Œuvres Complètes*, vol. II, *op. cit.*, p. 74.

27. Qian Linsen et Liu Xiaorong, « Xie Gelan yu Zhongguo wenhua » (Segalen et la culture chinoise), *op. cit.*, p. 55.

28. *Ibid.*, p. 55.

29. Shao Yiping, « Xie Gelan de Zhongguo de huanxiang de Zhongguoshi jiedu » (Une interprétation chinoise de la « vision chinoise » de Segalen) in Huang Bei (éd.), *Xie Gelan yu Zhongguo bainian – cong Zhonghua diguo dao ziwu diguo* (Segalen et la Chine cent ans après, de l'empire de Chine à l'empire de soi-même), Shanghai, Huadong shifan daxue chubanshe, 2014 p. 162-163.

30. Huang Bei, « Xie Gelan – yongyuan de yixiangren » (Segalen – Étranger perpétuel), in Huang Bei (éd.), *Xie Gelan yu Zhongguo bainian – cong Zhonghua diguo dao ziwu diguo* (Segalen et la Chine cent ans après, de l'Empire de Chine à l'empire de soi-même), *op. cit.*, p. 54-55.